

« J'ai le sentiment que l'Asie a des secrets, toute une vie ténébreuse, un cœur religieux, qui m'inspire un attrait que je voudrais inonder de lumière » (*Une enquête aux pays du Levant*)

A l'origine du livre, *Une enquête aux pays du Levant*, que Barrès publie en 1923, se trouve un voyage vers le Liban, la Syrie et La Turquie qui a lieu du 1<sup>er</sup> mai à la fin juin 1914. Barrès a déjà traversé la Méditerranée pour se rendre en Algérie en 1898, en Grèce en 1900 et en Egypte en 1907. Comme à son habitude depuis 1896, l'écrivain voyageur, qui a retenu la leçon de Stendhal et de Taine, ses maîtres en la matière, consigne dans un cahier choses vues, impressions, témoignages qui lui serviront de matériau pour la rédaction de son livre.

Six ans vont s'écouler avant la rédaction de l'*Enquête*. Pendant la grande Guerre, en effet, Barrès décide de se consacrer exclusivement à l'effort requis par l'Union sacrée et renonce à son œuvre littéraire au profit d'un travail, notamment journalistique, de soutien au moral des troupes.

*Une enquête aux pays du Levant* n'est donc publiée que le 28 novembre 1923, quelques jours avant la mort de Barrès, le 4 décembre. Il ne s'agit pas seulement d'un récit de voyage, genre duquel Barrès se défie, soit qu'il le juge trop enfermé dans les limites de l'instantané, soit au contraire qu'il le trouve trop artificiel, trop recomposé. Il s'agit d'une enquête au sens parlementaire du terme qui définit un projet, un travail de vérification et une conclusion en forme de proposition(s). Le souci de Barrès lors de la rédaction du livre est d'ordonner sans pour autant le dénaturer ce qu'a été le voyage, c'est-à-dire la combinaison de trois voyages, « trois étapes de la pensée » que Barrès résume en ces termes : « C'est d'abord ce qu'on a désiré, pressenti et malgré soi, avant le départ, appelé. C'est sur place les choses vues. Et puis, c'est après le retour ce que nous retenons, ce qui vraiment est demeuré en nous d'une telle expérience »<sup>1</sup>. Barrès fait partie de ces écrivains voyageurs qui se défient des mirages de l'immédiateté tout comme de ceux de l'embellissement rétrospectif. De la sensation à l'analyse, il y a tout l'espace de l'authenticité mais aussi celui de la trahison. L'analyse ne vaut que si, partant de la sensation, elle arrive à l'idée tout en conservant la force d'émotion qui l'a fait sourdre. Nulle différence, de ce point de vue, entre la manière de voyager de l'égotiste et celle du nationaliste.

---

<sup>1</sup> Maurice Barrès, *Mes Cahiers*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, annotée par Philippe Barrès, Paris, Au Club de l'honnête homme, 1965-1968, tome XVIII, p.194.

Quelles sont les étapes de ce voyage aux pays du Levant ? Il commence par une courte escale à Alexandrie, se poursuit par un séjour à Beyrouth (de l'Université Saint-Joseph aux établissements de la Mission Laïque en passant par les Frères des écoles chrétiennes, les Filles de la Charité, l'Alliance Israélite), un pèlerinage à Amschit sur le tombeau d'Henriette Renan, un détour par Damas, par les châteaux des Hashâshins et du Vieux de la Montagne dans les monts Ansariés (Alamout, Quadmous, Qalaat el Kaf, Khawabi). Puis c'est Tripoli, la vallée de l'Oronte jusqu'en Turquie, Antioche et enfin Constantinople où l'Europe et l'Asie se joignent sans fusionner, se croisent sans renoncer à ce qu'elles sont, offrant l'exemple magistral de ce type de dialogue sans métissage qui procure toujours à Barrès une grande joie comme naguère à Venise ou dans la Tolède judéo-arabo-chrétienne du Greco : « J'ai célébré Venise et Tolède. D'un bond je me retourne vers ces amours de jadis et les précipite dans l'eau du Bosphore. Rien ne vaut, de par le monde, cette double rive somptueuse, grave et pleine de paisibles détails familiers. Le Bosphore, jamais je n'ai rêvé de polyphonie si abondante, si émouvante »<sup>2</sup>.

Ce voyage est l'occasion d'une réflexion sur l'influence française au proche Orient et, par-delà, une analyse de ce que peuvent être les rapports de l'occident et de l'orient. C'est à ce titre que ce livre m'a paru pouvoir offrir une matière à la réflexion que nous menons sur le ou les sens de l'occident. Le nationaliste individualiste qu'est Barrès ne s'en tient pas, on le verra, à une simple apologie de l'occident.

### *1. Aller au pays des livres que nous aimons*

Le voyage entrepris par Barrès revêt une double dimension. La première est intime et renvoie aux rêveries premières, à l'éveil de la sensibilité, au *Richard Cœur de Lion* de Walter Scott lu par la mère. L'œuvre de Barrès est traversée, bien avant ce voyage, par un imaginaire oriental dont les hautes figures sont Bérénice, l'héroïne du *Jardin* éponyme, qui clôt la trilogie du *Culte du Moi* en 1891, Marina, celle de *L'Ennemi des lois* en 1893, Astiné Aravian celle des *Déracinés* en 1897 sans oublier les figures bien réelles mais chargées d'une poéticité au moins aussi puissante que celle des personnages fictifs, Marie Bashkirtseff et Anna de Noailles. L'univers barrésien est rempli de ces figures de hautes féminités liées à l'Orient. Au retour de ce voyage de 1914, le *féminaire* barrésien se sera enrichi d'Orante, future héroïne d'*Un jardin sur l'Oronte*. L'Orient de Barrès a quelque chose à voir avec l'enfance, la

---

<sup>2</sup> *Mes Cahiers, ibid.*, tome XVIII, p. 192.

féminité et la poésie. L'Orient de Barrès incarne une source nécessaire autant que désirable qui s'inverse, pour l'occidental en mal d'enthousiasme, en un horizon désiré. L'Orient pour Barrès, c'est d'abord une vision du monde dont l'occident garde secrètement la nostalgie, un rapport immédiat et total au monde que l'occidental a perdu ou est en voie de perdre. Aller vers l'Orient, c'est faire retour vers une origine, vérifier que l'on n'a pas coupé avec elle, que l'on n'a pas cessé d'en être digne, de pouvoir en parler et d'en comprendre le langage. L'orient ce n'est pas seulement l'autre, c'est celui qu'un jour on a été, c'est là d'où l'on vient. C'est un lieu sans ancrage géographique d'où il a fallu s'extraire pour devenir ce que l'on est mais avec lequel il ne faut jamais rompre au risque de perdre ce qui fait le socle, imaginaire et sensible, de notre être. C'est pourquoi le voyageur confronté à l'inconnu qui s'offre à lui se sent en mesure de le comprendre : il a avec cet inconnu des racines communes. Ils ont en commun non pas seulement un passé, une histoire, mais quelque chose qui précède et le passé et l'histoire : un être au monde antérieur à la mise en ordre opérée par la raison. L'occidental qui vient en Orient, c'est l'homme d'une certaine rationalité qui revient en poésie, c'est l'homme porteur d'une certaine gravité qui retrouve l'enchantement de l'enfance, c'est l'homme asséché par les systèmes qu'il a façonnés pour maîtriser le monde qui est contraint de s'en défaire tant soit peu pour renouer avec une simplicité dont il a perdu le sens.

Mais l'enquête est aussi politique. Il s'agit de vérifier l'influence exercée par les congrégations religieuses et les établissements laïcs français sur les pays du Levant. Barrès tire le constat amer du déclin des congrégations religieuses françaises, conséquence des Lois de séparation, qui ne permettent plus le recrutement en nombre suffisant de religieux. Remplacés peu à peu par les Italiens ou les Allemands, chacun de ces religieux français est pourtant « une syllabe des strophes que l'Occident dit à l'Orient, une vague même du fleuve que l'Eglise jette sur ces vieilles terres pour les rafraîchir »<sup>3</sup>. Il s'agit d'attirer l'attention des pouvoirs publics. On rappellera qu'en janvier 1923, le gouvernement Poincaré dépose à la chambre cinq projets de loi destinés à autoriser cinq congrégations missionnaires à rouvrir des noviciats sur le territoire français. Barrès ouvre une réflexion sur le rôle que la France a à jouer dans la présence de l'Occident en Orient. L'idée qui prédomine est qu'il y a plusieurs Occidents, plusieurs paroles de l'Occident qui ne convergent pas nécessairement.

Barrès est porteur d'une pensée de type colonial. L'enquête est un moyen de vérifier l'influence française et le discours qui la sous-tend reprend l'idée d'une mission éducatrice et d'une responsabilité de l'occidental sur l'oriental. « Je vais dans ce Levant pour y vérifier

---

<sup>3</sup> *Mes Cahiers, ibid.*, tome XVIII, p.195.

l'état de notre puissance spirituelle. La prépondérance des idées, l'empire sur les esprits et les cœurs, c'est notre but ; à d'autres, parfois, la primauté de la force et celle des affaires ; mais à nous, toujours et quand même, l'amitié des âmes »<sup>4</sup>. L'Occident se présente sous un jour conquérant mais fissuré. Il y a d'un côté, *les autres*, traduisons les Anglo-saxons, de l'autre, *nous*, c'est-à-dire les Français. Dans l'esprit de Barrès, et je crois que cela traduit fidèlement le fond de sa pensée, la mission française est prioritairement spirituelle pour ne pas dire intellectuelle. On sait que le mot dans le vocabulaire barrésien est dévalorisé : l'intellectuel, c'est celui qui croit que les abstractions peuvent mener le monde<sup>5</sup>. Ce qui est intellectuel est toujours déconnecté, coupé de la réalité sensible. L'occidental est toujours menacé par son intellectualisme. Dans la pensée de Barrès, c'est un mal d'origine allemande. Le germanisme comme volonté de rationalisation outrancière du monde et des esprits. L'universalisme kantien. La France, dans l'Occident, a un autre langage à tenir, une vocation plus spirituelle. Le mot n'a pas qu'un sens religieux. Est spirituel, pour Barrès, tout ce qui nourrit le plus profond de l'être. La France n'est pas seulement porteuse d'idéaux mais d'une beauté et d'une musique – celle de sa littérature et de sa langue par exemple. La France telle que la peint Barrès – et telle qu'il y croit, telle qu'il la représente – apparaît comme le visage le plus fécond de l'Occident par opposition à un Occident plus intellectuel, plus mercantile ou plus guerrier. Elle est plus apte, dans la perception qu'en a Barrès, à établir un équilibre entre les exigences de la raison et celles de la poésie, entre l'universel et le particulier, entre l'Occident et l'Orient<sup>6</sup>.

La France de Barrès, c'est ce qu'on pourrait appeler un Occident encore orientalisé, c'est-à-dire un Occident équilibré, qui n'a pas totalement perdu ses forces de rêveries. C'est pourquoi Barrès en appelle à une sorte d'union sacrée de toutes les forces politiques : « Notre Michelet, à moins que ce ne soit vous, Jaurès, l'a bien dit : « La France est un génie de propagande ». L'Occident sera moins accessible à ces Orientaux, s'il ne leur arrive plus par nous. Marchons ensemble, Jaurès... »<sup>7</sup> A l'appui de cette idée, Barrès retranscrit un dialogue qui a pour cadre Beyrouth :

---

<sup>4</sup> *Une Enquête aux pays du Levant*, in *L'Œuvre de Maurice Barrès*, *op.cit.*, tome XI, p.107.

<sup>5</sup> « Intellectuel : individu qui se persuade que la société doit se fonder sur la logique et qui méconnaît qu'elle repose en fait sur des nécessités antérieures et peut-être étrangères à la raison individuelle » (*Scènes et doctrines du nationalisme*, tome V, p.56).

<sup>6</sup> Barrès évoque avec émotion ses rencontres avec des Maronites, des Grecs, des Arméniens, des Arabes, des Israélites, des Turcs qui « sans perdre leurs vertus propres, sans rogner les caractères de leur race et de leur famille, me disaient, me répétaient à satiété : *Tout homme a deux patries, la sienne et puis la France* » (*Mes Cahiers*, tome XVIII, p. 196-197).

<sup>7</sup> *Une Enquête aux pays du Levant*, *op.cit.*, tome XI, p.460-461.

« Un jeune homme est venu me trouver et m'a dit :

- Je suis fils et petit-fils de drogmans honoraires. Mon grand-père a connu Lamartine et Saulcy ; nous avons d'eux plusieurs lettres. Comment trouvez-vous ce pays ?

- Un bien beau pays.

- Beau ! s'écria-t-il, avec horreur.

Je l'entraînai à la fenêtre et lui montrai le Liban, le Sannin, les neiges, ces cimes qui s'élancent vers l'infini du ciel.

- On n'y peut pas vivre, me dit-il.

- Vous voulez venir à Paris ?

- Tous les jeunes gens de ce pays voudraient y aller.

Contraste d'un cœur malheureux et d'un paysage sublime. On ne peut pas vivre où le cœur se sent oppressé.

- Tenez, continua-t-il, voici, monsieur Barrès, ce qu'on ne vous dira pas. Ce sont les livres qui font notre esprit. Je suis l'élève des Frères, je n'oublierai jamais ce que je leur dois. Ils sont nos bienfaiteurs. Sans eux, nous serions, comme les autres Orientaux, des zéros. Ils nous ont donné l'instruction, et alors nous avons lu. L'influence de la France en Orient, c'est la littérature. Nous voulons aller au pays des livres que nous aimons.

Je l'écoutais avec gravité. Ce jeune inquiet réveillait en moi des scrupules que j'avais ressentis très fort, depuis mon arrivée en Orient, à voir avec quel élan cette jeunesse m'accueillait. Qu'est-ce que la littérature française d'aujourd'hui peut leur offrir qui leur soit une digne nourriture ? Qu'ont-ils à faire de nos histoires parisiennes ? Dans notre exportation littéraire, qu'y a-t-il d'humanité enrichissante ? »<sup>8</sup>

La France, c'est l'Occident du livre. Barrès on le voit n'en tire pas de motifs de satisfaction mais de responsabilité. L'écrivain français doit prendre conscience de l'attente de ces lecteurs d'outre Méditerranée. Ce n'est pas le vocabulaire de la puissance qui prédomine. Il ne s'agit pas d'asservir des esprits mais de leur donner les moyens de s'émanciper. La position de Barrès a beau être clairement colonialiste, elle n'est pas à sens unique : l'Occident français est porteur d'un modèle et cette certitude doit l'inciter à ne pas perdre son âme. Il ne s'agit pas d'une domination de fait qui donnerait des droits à la puissance coloniale mais d'une exigence qui lui confère des devoirs. Le label français n'a pas de sens en lui-même : il qualifie une forme et un contenu. Aucune relâche n'est possible. Il faut être à la hauteur de cette responsabilité. Barrès croit tout particulièrement en cette capacité à dialoguer de la version française de l'Occident : « Nous vaccinons l'Asie contre ses propres défauts, et cependant l'élément occidental que nous lui apportons tend de moins en moins à détruire ce qu'elle contient de bon »<sup>9</sup>. Ce que l'Orient a de mortifère, c'est une certaine difficulté à évoluer, un enfermement dans la tradition et l'improductivité. Barrès ne recourt pas à la

---

<sup>8</sup> *Une Enquête aux pays du Levant, ibid.*, tome XI, p.130-131.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p.467.

notion de progrès, à laquelle il substitue deux certitudes : celle tout d'abord que l'Occident a quelque chose à apporter à l'Orient, en le protégeant contre lui-même et celle que l'Orient orientalise nécessairement ce que l'Occident lui apporte. Cette transformation est non seulement inéluctable mais encore salutaire comme Barrès le note dans le cahier préparatoire :

« Partout l'Asie, que je connais, réclame ardemment l'enseignement de l'Occident. Chacun d'entre eux a son cri, car ils sont divisés ; mais tous, en outre, ont cet appel. Cet appel ne doit pas être enregistré simplement à la gloire de nos congrégations. Il est d'un sens autrement profond et général. Il nous donne une vue sur l'orientation que peut prendre l'Asie. Qu'elle doive nuancer les apports de l'Occident, les repenser, les orientaliser, ah ! certes »<sup>10</sup>.

La transmission n'a pas vocation à être univoque. Il y va d'une construction et d'une fécondation réciproques. L'Orient orientalise l'apport de l'Occident et l'Occident est appelé à s'orientaliser au contact de l'Orient.

## *2. Rouvrir l'armoire à pharmacie.*

D'autant que l'Occident – français ou autre – est un modèle fragile pour Barrès. Il ne se présente pas auréolé de sa force de rayonnement. Il est porteur de ses propres limites. Au cœur de l'Occident gît le risque de sécheresse, la grande hantise barrésienne. Le dessèchement. L'Occident s'est fondé sur un certain usage de la raison logique. Cet usage systématique et ses conséquences – positivisme, scientisme –, Barrès s'en défie. Il a d'ailleurs fondé comme nombre de ses contemporains son œuvre à partir de cette défiance. Trop conscient que la raison ainsi sacralisée par l'Occident non seulement est inapte à comprendre la vie mais encore l'encadre dans des définitions trop étroites, qui finissent par assécher l'être, lui faisant perdre ce que Barrès nomme l'enthousiasme, c'est-à-dire la conscience et la sensation effective que la vie est d'essence sacrée, divine. L'Occident, dans sa version extrême, sombre caricature de lui-même, c'est le recouvrement par le logos de tout ce qui vit, sa rationalisation, sa réduction utilitariste. Si Barrès reconnaît ce qu'il peut y avoir de nécessaire dans cet ordonnancement du monde, ce qu'il y a de noble, même, dans cette quête de sens, cette volonté de comprendre, il est aussi hanté par la menace de désenchantement inhérente à ce travail de la raison constitutif de l'identité occidentale. D'où les efforts inlassables de Barrès pour ré-enchanter cette raison occidentale qui encourt toujours le risque, et le fait encourir à ceux qu'elle touche, d'assécher les forces essentielles de l'être, rétives à toute rationalisation. La pensée de la terre et des morts, dont Barrès se fait le chantre, est déjà

---

<sup>10</sup> *Mes Cahiers, op.cit.*, tome XVIII, p.194-195.

une tentative pour ré-enraciner la raison occidentale dans un humus, la faire revenir du ciel vers la terre, *de coelo in inferna*<sup>11</sup>, pour contrebalancer cette tentation de l'homme occidental de fonder une communauté sur de pures abstractions, sur des théories, sur des idées ou des valeurs qui auraient pour unique prestige d'être fondées en raison. Il ne peut y avoir de société durable et solide fondée sur des idées raisonnables, seulement raisonnables. La rationalité d'une idée n'en fait pas la validité sur le plan humain. Ce n'est pas avec de la raison que l'on soude des communautés. C'est avec de la passion, de l'instinct, de l'émotion. C'est le sens du nationalisme barrésien. La doctrine de l'enracinement ne prône pas l'enfermement de l'individu dans un terroir étriqué, le nationalisme barrésien n'est pas biologique, il est l'acceptation d'un déterminisme, c'est-à-dire un acte libre par lequel l'homme reconnaît les limites de sa volonté de connaître et de comprendre, dégage l'espace du mystère, ancre sa pensée et son action dans un impensé, un impensable qui en seront la source. Le nationalisme tel que le pense Barrès n'est pas une caractéristique de l'Occident, c'est une manière pour l'Occident de lutter contre ses propres démons, ses propres élans mortifères.

L'autre manière qu'a l'Occident de lutter contre lui-même, contre l'esprit de mécanisation et d'asservissement du vivant qui est inscrit en lui, c'est de réactiver sans cesse cette irrationalité qu'il cherche à tout prix à endiguer. L'Occident pour cela a besoin de dialoguer avec l'Orient, de se confronter à cet autre nécessaire qu'est l'Orient. D'où l'enquête aux pays du Levant, du levain, de l'éveil, du réveil. Il y a toujours, en Orient, quelque chose qui naît, qui vient au monde, dans la proximité fascinante de l'émerveillement premier. Alors que dans l'Occident, il y a toujours quelque chose qui tombe ou qui risque de tomber. Non que la pensée de Barrès soit celle de la décadence ou du déclin. C'est plutôt une pensée de la menace. L'occidental doit être sûr et de ses richesses et de ses faiblesses. La conscience des unes ne doit jamais se couper de la conscience des autres.

Tel est le sens de la méditation, faite au large de Marseille, au moment du départ pour le Levant :

« A deux reprises déjà, je suis parti d'ici prendre une idée de la Grèce , puis de l'Egypte, et maintenant je vais parcourir la Syrie, la Cilicie, l'Anatolie, avec quel enthousiasme exalté ! Ah ! ce n'est pas sans amour que je traverse la Méditerranée, dans ce printemps de 1914. Je l'ai toujours désirée avec une si folle ardeur, cette terre d'Asie ! Je me tournais vers elle à toutes mes heures de sécheresse. Elle m'apparaissait dans une brume de chaleur, toute bruisante de rêves et de forces non organisées, qui me pouvaient à la fois revivifier et submerger »<sup>12</sup>.

---

<sup>11</sup> Expression de Barrès dans *Scènes et doctrines du nationalisme* (tome V, p.25).

<sup>12</sup> *Une enquête aux pays du Levant, op.cit.*, tome XI, p. 104.

Dans cet extrait on voit nettement apparaître les idées qui fondent le dialogue entre Occident et Orient, aux antipodes d'une relation qui ne serait que de dominant à dominé. La première idée est la nécessité de se tourner vers l'Orient, ici nommé l'Asie dans un sens très large, pour sortir de la sécheresse, c'est-à-dire l'enfermement stérile sur ses propres limites. Loin d'être exclusivement fondé sur les notions d'innéité et d'ipséité, le système barrésien de construction des identités, individuelle ou collective, repose sur le pacte avec l'autre, sur la nécessaire épreuve de la différence. La deuxième idée forte, c'est que l'Orient se présente dans une sorte d'antériorité absolue par rapport à l'Occident. Il figure un état premier, antérieur à toute organisation, c'est-à-dire ici à toute rationalisation. Avant d'être un ailleurs, l'Orient pour Barrès est un avant – un état de l'humanité préservé, miraculeusement, des dégâts que la pensée rationnelle sur laquelle s'est fondée l'Occident occasionne inévitablement. Enfin, autant qu'une possibilité de ressourcement, le contact avec l'Orient est perçu comme un risque, celui d'être submergé. La confrontation avec l'autre n'ira pas sans heurt, sans possibilité d'être anéanti. La rencontre doit se faire au risque de l'encontre. Dans son *Cahier d'Orient*, utilise une analogie parlante : « ...je vais vers une terre qui me propose des manières de sentir qui ne sont pas les nôtres et dont nous pouvons cependant faire quelque chose. Dans la pharmacie, il y a l'armoire des produits tête de mort »<sup>13</sup>.

### 3. *Trouver en soi la source de l'enthousiasme.*

*Une enquête aux pays du Levant*, c'est aussi, déjà, pour un homme pourtant porteur d'un discours de type colonial, le voyage d'un Barbare en Asie. C'est l'occidental qui vient chercher auprès de l'oriental une leçon de civilisation. Le texte prend des accents de testament. Dans une atmosphère de soir de vie, Barrès apparaît soucieux de dégager l'unité de toute sa pensée: « L'éducation de l'âme, c'est la grande affaire qui m'a préoccupé et attiré toute ma vie ». En écrivant cette phrase, Barrès établit un lien avec *Un Homme libre* (1889) et formule de façon synthétique le sens de toute son œuvre : « Il s'agit pour chacun de nous qu'il trouve en soi la source cachée de l'enthousiasme. Il s'agit que chacun devienne lui-même à la plus haute puissance. Mieux que personne, les Orientaux ont su éveiller et déployer cette force motrice que l'individu porte au fond de son être. Ne pouvons-nous les appeler à notre secours ? »<sup>14</sup>

---

<sup>13</sup> *Mes Cahiers*, op.cit., tome XVIII, p.100-101.

<sup>14</sup> *Une enquête aux pays du Levant*, op.cit., tome XI, p.106.

Etrange modèle que cet Occident qui va porter la bonne parole à l'Orient mais qui en attend en retour un salut. Qui sauve qui ici ? L'Occident apporte à l'Orient ce qu'il n'a pas encore, l'Orient apporte à l'Occident ce qu'il oublie. Le vœu de Barrès dépasse la question de l'impérialisme. Et même du colonialisme. N'en déplaise aux amateurs de visions manichéennes. L'Occident et l'Orient sont voués à dialoguer dans une dialectique inconfortable mais fructueuse, celle là même qui s'opère à l'intérieur de l'individu<sup>15</sup>. L'enseignement que Barrès tire de ce voyage aux pays du Levant est bien loin du discours dominateur attendu :

« Je sens que d'une meilleure utilisation du génie asiatique résulterait en France une simplification de la vie matérielle, un moindre goût de l'accumulation mercantile. Après tout, ce n'est pas la peine de tant amasser de provisions pour une vie qui dépasse rarement cent ans ! Les cabanes du Liban confirment, soulignent la leçon de mesure et de modération que nous donne la petite maison du poète de Maillane. Celle-ci et celles-là nous ramènent à un sens plus simple des nécessités primordiales. Je sens que l'Orient inopérant peut aider à assouplir notre existence prise dans des glissières trop étroites. Et ses poisons eux-mêmes, filtrés convenablement, bien dosés, peuvent devenir un tonique »<sup>16</sup>.

L'Orient apparaît susceptible d'apporter un supplément d'âme à une société occidentale engoncée dans les vertiges du matérialisme. Antidote qui peut instiller de la simplicité et de l'énergie à une société marchande qu'essoufflent sa volonté de thésauriser et les inutiles complexités de son utilitarisme.

Fort de ce credo, Barrès fustige ce que l'on pourrait appeler la démission allemande. L'Allemagne, selon lui, a atteint un point de non-retour et ne se conçoit plus comme arrimée à l'Occident. Outre son aspect polémique, cette page mérite d'être citée parce qu'elle permet de comprendre l'équilibre vanté par Barrès :

« Il est passé le temps où Goethe enseignait que « l'individu est la plus haute conquête de l'espèce humaine ». Les Allemands ont renié le véritable esprit de Weimar. Ils se détournent d'un Occident dont la maîtrise leur échappe. Ils disent : « Nous n'avons plus à être Occidentaux, puisque Occident signifie mercantilisme anglais, machinisme américain, quiétude française de petits rentiers, molle satisfaction italienne. Ne vivons que dans le respect du nombre, de la grande masse, de l'inconscient, ciment inférieur et le plus puissant pour relier les collectivités innombrables et amorphes ». Sous nos yeux, ils viennent de retrouver en eux et s'ingénient à faire passer dans le réel, des aspirations et des rêves que leur musique, leur philosophie, leur romantisme avaient esquissés à maintes reprises. Jadis Schlegel avait écrit une Sagesse des Hindous quand Napoléon était tout-puissant. Quel est le livre auquel ils ont fait le plus grand accueil depuis l'armistice ? *Le*

---

<sup>15</sup> On se souvient, en particulier, de l'excipit de *La Colline inspirée*, le dialogue de la chapelle et de la prairie, paradigme de l'être barrésien.

<sup>16</sup> *Une enquête aux pays du Levant, op.cit.*, tome XI, p.468-469. Le poète de Maillane, c'est Frédéric Mistral. Dans l'esprit de Barrès, le retour aux cultures particulières, le régionalisme, fondement de son nationalisme, ont la même vertu que le dialogue avec l'Orient. On pourrait parler d'une fécondation interne – jouer le terroir contre la république abstraite – et d'une fécondation externe – sortir des impasses de l'Occident par le dialogue avec l'Orient.

*Crépuscule de l'Occident*. Et ce livre fameux de Spengler a aussitôt trouvé sa contre-partie, *L'Ascension de l'Orient*. Quelle est la confession de vie intérieure dont ils se sont le plus inquiétés ? *Le Journal de voyage* du comte Keyserling aux Indes. Quel est l'étranger de marque qu'ils ont salué comme l'annonciateur d'une prochaine religion ? Rabindranath Tagore avec son *Message de la forêt* et ses balbutiements de fakir. Du même coup, l'Université que cet Hindou avait fondée à Santiniketan s'est trouvée le point de mire des offres de services et des visites de nombreux intellectuels allemands (...) « La nature, disait Schelling, dort dans la pierre, sommeille dans la plante, rêve dans l'animal et pense dans l'homme ». Et maintenant on s'ingénie à tenter le mouvement inverse. Puisque la nature a fait cette ascension, l'homme est invité à descendre jusqu'à l'échelon élémentaire »<sup>17</sup>.

L'Allemagne a péché dans les deux sens, passant d'un extrême à l'autre, parcourant sans nuance l'axe autour duquel la civilisation occidentale s'est bâtie, d'abord du côté supérieur, en adorant jusqu'à plus soif le rationalisme et en fournissant à l'Occident, avec le kantisme, l'un de ses modèles les plus desséchants, le privant de sa base sensible, puis désormais du côté inférieur, vénérant un primitivisme d'aussi mauvais aloi. En un mot l'Allemagne, après avoir été trop occidentale, trop rationaliste se révèle trop orientale, trop instinctive. Dans les deux cas, il y a excès, déséquilibre.

Le véritable Occident est autrement plus mesuré : c'est une raison qui sait garder sa part de rêve et d'imagination, un ordre qui n'empêche pas les jeux de la liberté, un sérieux qui sait prendre sa source à l'enthousiasme, une intelligence qui sait qu'elle n'est pas seule, qu'elle est indispensable mais peu, si peu de chose à la surface de nous-mêmes. L'équilibre est difficile à atteindre et Barrès est persuadé que la formule française est la meilleure. L'enjeu en est simple et se formule en deux temps : comment transmettre des valeurs occidentales à des sociétés orientales sans leur faire perdre leur âme ? Comment insuffler une sagesse orientale à des sociétés occidentales engagées dans une course effrénée vers ce désenchantement programmé qu'elles nomment *progrès* ?

\*

Le texte de Barrès n'est pas fermé sur ses certitudes. Comme toujours sa pensée est ouverte. Son discours, teinté de colonialisme, s'ouvre d'ores et déjà à l'après de la colonisation qu'il n'envisage pas comme durable :

« Comment approprierions-nous l'enseignement occidental à nos élèves orientaux, de telle manière qu'au sortir de nos collèges ils restent commerçants, propriétaires, fonctionnaires, au milieu des leurs, pareils aux leurs, encadrés dans les expériences de leur race, et cependant, grâce à la langue et à la culture, de moins en moins séparés de nous ? Comment formerons-nous une élite intellectuelle avec qui nous puissions travailler, des

---

<sup>17</sup> *Une enquête aux pays du Levant, ibid.*, p.464-465.

Orientaux qui ne soient pas des déracinés, qui continuent d'évoluer dans leur norme, qui restent pénétrés de leurs traditions familiales, et qui forment ainsi un trait d'union entre nous et la masse indigène ? Comment créerons-nous des parentés, en vue de préparer les accords et les ententes qui sont la forme souhaitable de notre future politique ? Il s'agit de susciter dans ces peuples étrangers le goût de maintenir, *quoi qu'il advienne un jour de leurs destinées nationales*, le contact avec notre intelligence »<sup>18</sup>.

L'Occident et l'Orient sont donc voués à collaborer, à s'édifier mutuellement. Il n'y a, dans la vision barrésienne du monde, aucun salut dans la fixité. Le nationalisme barrésien n'érige des frontières et ne conforte les identités que pour faciliter les échanges, les passages, les circulations et les communications du sens.

Emmanuel Godo (Université catholique de Lille).

---

<sup>18</sup> *Une enquête aux pays du Levant, ibid.*, p.470.